

les sources françaises de la barbarie

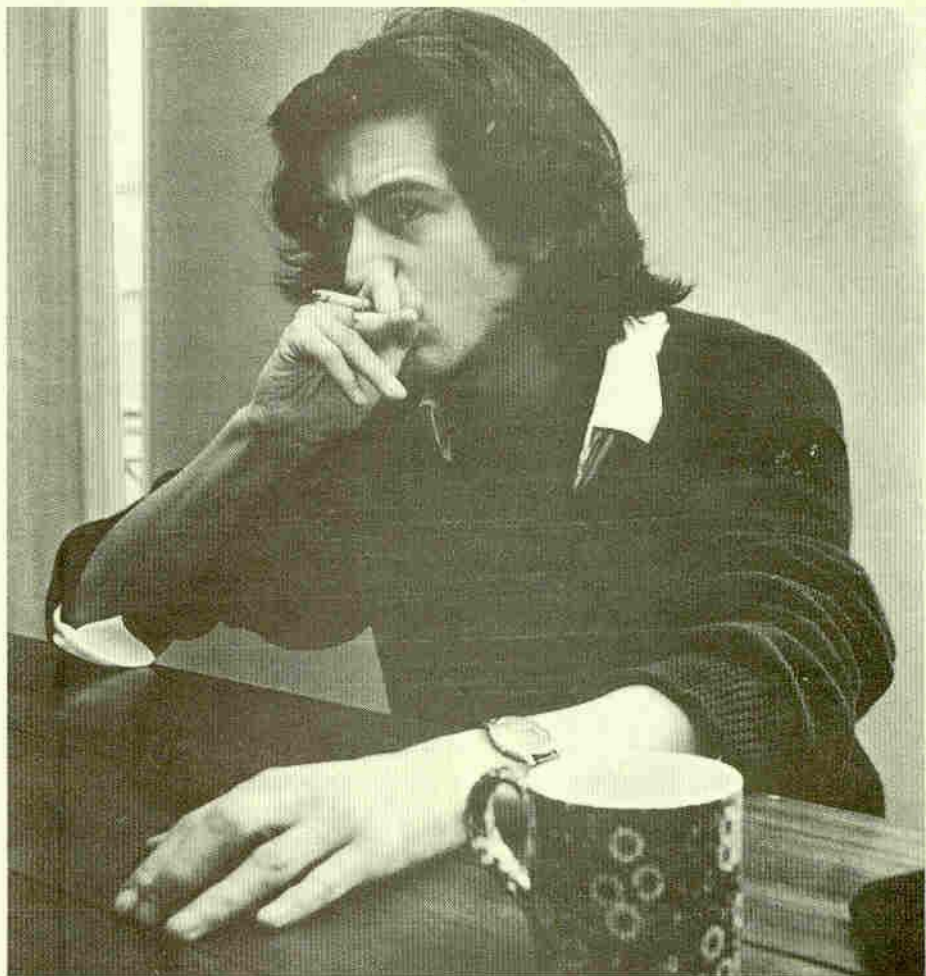
Bernard-Henri Lévy
répond aux questions de
l'Arche.

L'Arche : Définition préalable, qu'entendez-vous par « Idéologie française », titre de votre dernier ouvrage (1) ? S'agit-il d'une doctrine clairement formulée et donnée comme telle ?

Bernard-Henri Lévy : Il y a là un clin d'œil à « L'idéologie allemande » de Marx qui disait que son propos était de mettre en rapport la réalité et l'idéologie allemandes. Il traçait le contour d'une idéologie implicite, non dite, non constituée officiellement et spectaculairement, mais qui lui paraissait exister comme une sorte de filigrane, de socle muet au discours réactionnaire de son temps. *Mutatis mutandis*, j'ai voulu voir s'il n'y avait pas, au cœur même de la culture et de l'horizon français de notre temps, une sorte de bloc de textes, de banque culturelle, de réseau serré de mots qui n'ont jamais été inventoriés comme tels, ou structurés comme un tout jusqu'ici et qui, pourtant, continueraient de dériver et de perdurer, depuis un siècle, à travers notre culture pour produire les effets réactionnaires ou mortifères que nous savons. C'est le bloc de textes que j'appelle l'idéologie française.

L'Arche : Nous, on croyait naïvement que la France était le pays des droits de l'homme, le premier à avoir aboli l'esclavage et émancipé les juifs. Or, pas du tout, voilà que vous nous dites tout le contraire, que la France c'est le lieu où se sont élaborés tous les totalitarismes...

B.-H. L. : Je crois encore que la France est la patrie des droits de l'homme. C'est



Bernard-Henri Lévy

Un lourd héritage qui pèse sur les consciences

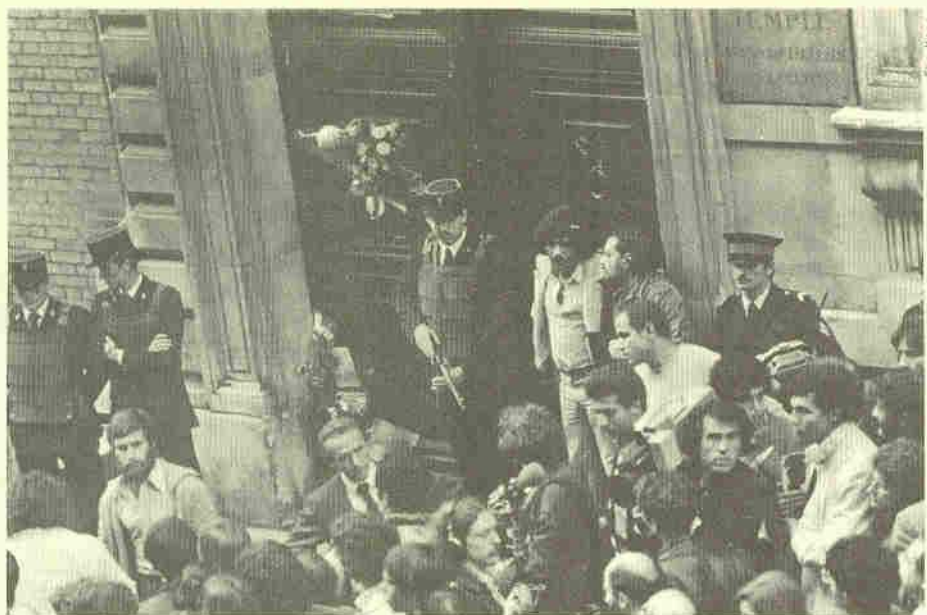
elle qui a apporté au monde la bonne nouvelle de 1789, c'est elle qui a émancipé les juifs. Il y a, en France, un héritage démocratique de résistance qui passe par les dreyfusards du début du siècle. Je dis seulement qu'il y a aussi autre chose, qui est l'envers du décor, mais un envers singulièrement encombrant qui mine l'ensemble de l'édifice, qui menace constamment de le ruiner et qu'on se refuse obstinément à voir dans notre pays. Je dis que ce négatif-là, si on s'obstine à le méconnaître,

alors c'en sera fini un jour de cette France des libertés.

Le champ culturel que j'ai choisi pour cette enquête sur la France noire couvre un siècle d'histoire. Il commence à l'affaire Dreyfus et il se termine aujourd'hui à l'heure de la collusion Giscard-Marchais.

Il est évident que si le virus a été d'abord cultivé en France, c'est ailleurs, et nommément en Allemagne, qu'il a connu sa plus fulgurante carrière et qu'il a contaminé absolument tout le

(1) Grasset, éditeur.



La synagogue de la rue Copernic au lendemain de l'attentat

Le danger, il nous menace tous



Charles Maurras

Le virus à d'abord été cultivé ici

corps social. Il ne faut pas pour autant oublier l'extension qu'il a pu connaître en France. Ce n'est pas parce qu'il y a eu, ailleurs, une horreur au carré qu'il faut faire l'impasse sur l'horreur bon enfant qui sévit ici. C'est pourquoi je m'intéresse par exemple, dans ce livre, à l'histoire du pétainisme et aux développements les plus récents du racisme.

L'Arche : Qu'il y ait une « France noire » à côté de la France lumineuse, sans doute. Mais n'est-il pas exagéré de

mettre tout et tout le monde dans le même sac : la droite et la gauche, dreyfusards et antidreyfusards, Barrès, Drumont, Guesde, Maurras et même Mounier et Péguy... Péguy cher à nos cœurs, ami des juifs, proche des humbles et des persécutés ?

B.-H. L. : La question se pose d'autant plus que Péguy est beaucoup plus que Maurras, Toussnel ou Drumont, au cœur de l'idéologie française. C'est vrai que Péguy a été philo-sémite. Je rappelle dans ce livre mon émoi lorsque j'ai lu la première fois *Notre jeunesse*, le portrait de Bernard Lazare ou encore cette apologie magnifique de l'élection d'Israël. Il reste que vous avez dans Péguy – et c'est ce qui rend son cas très intéressant – une machinerie théorique et conceptuelle au cœur de laquelle se trouve un certain usage métaphorique du concept de race et qui fait qu'on trouve chez lui tout un dispositif théorique, une conception de la cité, de l'enracinement du sujet, du rapport de l'homme à sa glèbe, de l'autochtone à l'étranger, de l'intelligence et de l'instinct... Bref, on trouve chez Péguy cette chose étrange : une pensée fondamentalement raciale et raciste mais à cause de la qualité morale du personnage, elle se trouve comme amputée de ses effets les plus pervers et les plus terribles. Autrement dit, l'homme Péguy a été

admirable. Ce qui est en cause, c'est son discours.

Les appels au meurtre contre Jaurès quelques jours avant son assassinat, l'idée que nous ne sommes, nous les hommes, rien d'autre que les fils de notre terroir, de notre petit lopin de terre, ce n'est pas un discours implicite. Il est au contraire porteur de conséquences. Il était du même coup naturel que Péguy soit une des cautions majeures de la pensée pétainiste. C'est qu'il y avait homologie réelle entre les thèmes du retour à la terre et « Travail-Famille-Patrie » ; entre les thèmes de l'anti-intellectualisme d'une part et ceux du péguysme d'autre part.

Vous avez dans Péguy, explicitement affiché l'ensemble des textes du pétainisme (du reste, le pétainisme n'impliquait pas les camps de concentration, ni l'holocauste, ni les chambres à gaz. C'était un antisémitisme propre qui acceptait les juifs dès lors qu'ils avaient trois grands-oncles morts pour la France à la guerre de 14, qu'ils étaient décorés ou anciens combattants). En gros, on trouve dans Péguy un racisme propre, élégant, bien élevé. En ce sens-là, je dis que si l'idéologie française, c'était simplement Maurras ou Drumont ou encore aujourd'hui Marc Fredriksen, il n'y aurait pas de danger. Qui aurait l'idée de rallier M. Fredriksen ? Personne. En revanche, ce fascisme sournois, discret, noble d'une certaine manière, paré de toutes les vertus de la défense des humbles et des petits, est plus convaincant.

Retour du refoulé

Un exemple : il y a encore un mois, s'adressant aux Français, le président de la République citait Péguy. (On s'attendait à ce qu'il cite Valéry, Maupassant ou Flaubert). Et il nous expliquait que les valeurs fondamentales de la France sont inscrites dans les profondeurs « de notre sang et de notre terre ». Eh bien moi, Bernard-Henri Lévy, homme de culture française, attaché à la France par toutes les fibres de ma tête et de mon cœur, lorsqu'on me dit que la France, c'est les « profondeurs de notre sang » et c'est l'ancrage dans la terre, je me dis que de cette France-là, je me trouve exclu.

L'Arche : Oui, Vichy a été un moment d'intense jubilation, en dépit de la défaite et de l'humiliation. Comment expliquer ce phénomène, si soigneusement occulté – que la Révolution nationale ait exalté tous les cœurs dans la courte période de son existence ?

B.-H. L. : Il y avait effectivement, parmi les élites politiques et intellectuelles, des milliers d'hommes et de femmes qui piaffaient d'impatience depuis une dizaine d'années, qui éructaient de rage devant les politiciens ventripotents et séniles de la III^e République qui opéraient devant leurs yeux. Ils voyaient partout ailleurs en Europe des mondes nouveaux s'élaborer, des nations s'entrechoquer, les Allemands, les Italiens et les Soviétiques relever le défi de la modernité tandis que la France, vieux pays pantelant et vaincu, s'arrêtait au cœur de cette révolution-là. Avec Vichy, brusquement, en un seul jour, sur la table rase opérée par la défaite, dans le creuset de cette heureuse tragédie, ils se sont dit : voilà l'occasion du grand coup de balai à donner, avec un petit coup de main des Allemands. Voici venue l'heure d'incarner enfin nos rêves de résurrection nationale que nous avions rangés dans nos cartons... D'où cette atmosphère d'euphorie, de jubilation et de réformisme accéléré. Car il faut se souvenir : quand on compare la paralysie de la Troisième République, tout encombrée dans sa paperasserie et dans le bavardage parlementaire, avec la foudroyante rapidité de Pétain qui, dans les premières années de son règne, fait passer tous ses projets – y compris les projets ouvriers et sociaux – on comprend que des foules de jeunes turcs se soient jetés à corps perdu dans la famille.

L'Arche : Quand même, vous exagérez à propos des communistes, quand vous dites qu'ils adhéraient aux idées de Vichy. Ils savaient bien que la Révolution nationale se faisait contre eux.

B.-H. L. : Il y a des communistes qui quittent le P.C. et qui se rallient à la Révolution Nationale. C'est, par exemple, le cas de Marcel Giroud dit Gitton. Mais ce n'est pas cela le plus important. Les communistes sont les adversaires les plus farouches de la Révolution Nationale. Ils savent que cette révolution se

fait contre eux et ils le savent d'autant plus qu'ils sont en prison, puisque les députés communistes ont été destitués, depuis le pacte germano-soviétique, et croupissent dans les geôles du régime de Vichy. Ils se répandent en diatribes contre les loups assoiffés de sang, comme dit M. Thorez. Mais pourquoi sont-ils contre Vichy ? C'est parce que, pour eux, les Vichyssois sont des imposteurs. Le discours de Révolution Nationale qu'ils prétendent tenir, ils sont incapables de l'assumer. « Les véritables hommes capables d'incarner ce rêve, disent-ils, ce ne sont pas les Vichyssois, hommes de l'ancien régime, c'est nous communistes qui avons, les premiers, refusé de nous engager dans la guerre contre l'Allemagne et à avoir pensé à un système corporatiste. » En somme, les communistes disent en substance : nous sommes contre Vichy parce que nous sommes les vrais pétainistes. Ce qui s'élabore, dans les discours et dans les faits, c'est un pétaino-communisme dont on voit perdurer aujourd'hui les effets. Car c'est bien ce que l'on constate dans une affaire comme celle de Vitry.

L'Arche : Dans ce voyage à travers la France noire, au fond, vous n'épargnez personne à part de rares élus.

B.-H. L. : Je n'ai pas fait un livre sur la France démocratique. Sans quoi vous y auriez des chapitres entiers sur Bataille et Breton ; un éloge de la social-démocratie de Léon Blum ou de Jean Jaurès qui me paraissent être les héros vrais de la France éternelle ; des analyses fouillées sur le De Gaulle du 18-Juin 1940. Ici, je ne me suis attaché qu'à décrire l'autre France.

L'Arche : D'accord avec vous quand vous dites que la gauche, en France, naît à droite. Mais la gauche d'aujourd'hui ?

B.-H. L. : Cela dépend de quelle gauche on parle. Si c'est la gauche communiste, elle est, en 1981, le grand parti de l'extrême-droite. Si on parle de l'extrême-gauche, c'est comme par hasard de ce côté que viennent les hommes les plus pressés à réviser l'histoire de l'Holocauste. Cette extrême-gauche continue d'être infectée du virus du fascisme à la française. Cela est vrai aussi pour une partie du P.S. et je pense

en particulier au C.E.R.E.S. Son nationalisme cocardier et intransigeant où l'on retrouve la trace du maurrassisme, sa sympathie pour les communistes, sa mentalité « collabo » face au danger soviétique, son anti-américanisme primaire – tout cela c'est la marque insistante du virus du fascisme à la française. En revanche, nous avons aujourd'hui une gauche socialiste démocratique et puissante qui commence apparemment à se détacher d'une part du P.C., qui achève d'autre part d'effectuer son « aggiornamento » par rapport aux vieilles tentations qui encombrèrent son passé. La personnalité la plus éminente de cette gauche-là est François Mitterrand qui me paraît incarner la grande tradition de la France des libertés et des lumières. Mon livre est fait pour dire à tous ces hommes de prendre garde au redoutable héritage qu'ils portent dans leur bagage, ce cadavre qu'ils ont en travers du corps et qui menace toujours de revenir en surface comme, en psychanalyse, le retour du refoulé.

Si je dénonce cette idéologie française avec tant de passion, c'est parce que je crois que ce n'est pas un danger qui serait à distance et qui épargnerait, par une sorte de vocation native, quelques élus ou quelques miraculés. Il est là partout, il nous menace tous y compris les lecteurs de *L'Arche*. Ce livre est en fait le répertoire des obsessions et des délires qui sont au cœur de chacun de nous.

L'Arche : Vous dites que le P.C. est le plus beau fleuron de la réaction en France. Mais, après Copernic, ce sont les communistes qui ont réagi les premiers à travers le M.R.A.P.

B.-H. L. : Exactement comme dans les années 30, quand le P.C. se dressait avec le plus d'ardeur contre le danger hitlérien et la menace fasciste. Le seul malheur c'est que, dans les années 30, on ne militait contre Hitler d'une main que pour faire taire de l'autre ceux qui prétendaient lutter contre les procès de Moscou et contre l'exécution de Boukharine. Autrement dit, on ne dénonçait Auschwitz que pour mieux enterrer le Goulag. Aujourd'hui, c'est la même chose. Les communistes, avec impudeur et impudence, ont prétendu prendre la tête d'un mouvement anti-

CAMBRIDGE

La griffe du beau vêtement

**Deux cents ans
d'art
dans les sièges
de cuir**

fabriqués par

paringer

- 121, rue du Cherche-Midi - 75006 PARIS
- 12, rue de la Chaise - 75007 PARIS

Catalogue gratuit sur demande

fasciste, mais si leur opération avait réussi, nous revenions trente ans en arrière. C'en était fini de la critique du Goulag, de la main tendue aux *boat people* vietnamiens, aux émigrés cubains et à ceux d'Argentine - car il ne faut pas oublier que le P.C.F. est un des principaux complices des assassins de Buenos Aires.

Je crois par ailleurs que cet anti-fascisme, tel qu'il s'est manifesté au lendemain de Copernic, est un anti-fascisme imaginaire. Parce que la F.A.N.E. dont on nous rebat les oreilles et ce Marc Fredriksen dont on a fait une vedette des *media* sont à tout prendre une plaisanterie. C'est un voile de fumée, c'est un nuage d'encre de seiche répandu pour masquer le fascisme sournois aux couleurs de la France dont le P.C. se trouve être un des principaux représentants.

Je crois que l'expulsion des travailleurs maliens de la banlieue de Vitry, c'est plus significatif et plus enkysté dans la culture française que les élucubrations d'un Fredriksen.

L'Arche : Pourtant on a l'impression que vous dédouane le marxisme pour charger davantage l'idéologie française ?

B.-H. L. : Il faut savoir à quoi nous avons affaire dans le cas des hommes qui refusent de voir le Goulag ou qui tendent la main au P.C. Il ne s'agit pas du marxisme ou alors il est naturalisé, passé sous les fourches caudines de la pensée française. Si on espère pourfendre le péril soviétique en France avec les simples armes de l'antimarxisme traditionnel, je dis qu'on fera fausse route et qu'on tapera éternellement à côté de la cible. Quel est cet étrange marxisme ? Quelle est cette étrange pensée totalitaire qui circulait dans la tête de Barbusse ou dans celle de Gide avant son retour d'U.R.S.S. ? Ce marxisme-là n'a pas grand chose à voir avec le marxisme canonique.

Le totalitarisme français parle français même quand on croit qu'il parle allemand. C'est cet accent français que j'ai voulu traquer et déceler.

L'Arche : Vous traitez Giscard de pétainiste uniquement parce qu'il parle de décrispation et que c'est un des thèmes classiques du pétainisme. N'est-ce pas un peu court ?

B.-H. L. : Je ne suis pas de ceux qui brament après le fascisme à visage libéral. Je crois, grâce à Dieu, que nous vivons toujours en démocratie et dans un État républicain et libéral. Je dis cependant qu'il y a dans le discours giscardien des relents singulièrement insistants de pensée pétainiste. Quels sont ces échos ? Ce ne sont pas les thèmes du retour à l'Auvergne, du retour au folklore, ce n'est pas l'apologie du Travail-Famille-Patrie. Giscard est européen. Mais il y a dans le giscardisme une autre marque de pétainisme qui tient effectivement à une conception du lien social. Ce thème de la décrispation se trouve déjà dans *Démocratie française* et il est dangereux. Il veut dire l'abolition des clivages, des partages, ceux qui s'instituent entre les groupes dans la cité, ceux qui s'instituent au fil de la mémoire et qui font qu'il y a des crevasses, des failles dans l'histoire de France. Il y a des clivages entre opprimés et oppresseurs auxquels je crois. Il y a des clivages de mémoire, il y a des hommes qui ont à se souvenir... dans la mesure où il aboutit à effacer tous ces clivages, à gommer tous les affrontements, le thème de la décrispation charrie avec lui l'image d'un corps social organique que l'on trouvait dans la pensée pétainiste.

Quand on parle de fascisme, il faut savoir de quoi l'on parle. Le code Peyreffite est un code ultra-réactionnaire, scandaleux, et je hais Peyreffite, mais ce n'est pas à partir de ce code que l'on peut dire que ce régime est en train de virer au vichysme. Mais il faut regarder ce que Giscard dit du groupe central, de la décrispation, de la technocratie, des élites, etc. Je dis qu'autour de ces thèmes-là, il y a une insistance de la problématique vichyssoise.

L'Arche : On conçoit que le poujadisme apparaisse dans *Minute* mais voici qu'il surgit dans *Le Monde*. On a vu, à l'occasion de l'affaire Paupert, ce que Simone de Beauvoir appelle « une giclée d'antisémitisme » apparaître dans ce journal qui veut être la conscience française.

B.-H. L. : Lorsque j'ai lu cet article de Paupert, j'ai été partagé entre l'indignation et la tristesse. Comme tous les juifs de France, j'ai reconnu là le vieil arsenal classique de l'antisémitisme le plus



Le maréchal Pétain

Un moment d'intense euphorie

vulgaire. Je pense que cet article ne méritait ni l'ironie ni la réfutation. On retrouve là le bestiaire et le catalogue de l'antisémitisme le plus classique. C'est la haine raciale pure et simple. Le véritable scandale c'est que moi, citoyen français, je vais acheter en confiance *Le Monde* pour avoir les nouvelles du jour et je reçois en plein figure cette agression.

Mais cela ne m'étonne guère. Une des choses qui ressortent de l'enquête que j'ai essayé de faire au pays de cette France noire c'est que cet antisémitisme français bonasse, sans camps de concentration, on le retrouve dans un certain nombre de courants de pensée dont on aurait pu penser *a priori* qu'ils en eussent été indemnes.

C'est, par exemple, le groupe « Esprit » avant guerre ; ce sont certains courants de la résistance ; c'est le cas du groupe d'Uriage auquel je consacre quelques pages et d'où sont sorties quelques institutions culturelles de la France libérée et précisément le journal *Le Monde* puisqu'on trouvait à Uriage un professeur de grand talent qui s'appelait Hubert Beuve-Méry et qui chante, deux ans durant, les thèmes de la Révolution Nationale aux accents de « Maréchal nous voilà ».



Charles Péguy

Caution de la pensée pétainiste

Je crois qu'il y a au *Monde*, comme partout en France, de lourds héritages qui ont transité à travers les années, qui pèsent sur les consciences et qui aboutissent à des symptômes de ce genre. Le symptôme Paupert dans ce sens est dans la parfaite continuité de l'histoire du *Monde* et celle de l'idéologie française. Jean-Marie Paupert n'est pas un météorite tombé du ciel. Il n'est pas un O.V.N.I. qui s'est posé sur le bureau de M. Fauvet et qui est passé directement au marbre de la rue des Italiens.

L'Arche : Après un diagnostic aussi pessimiste, quel remède ?

B.-H. L. : Il est temps de recommencer à réfléchir à une métaphysique de la liberté. Je n'en parle pas dans *L'idéologie française* parce que j'en ai, en ce qui me concerne, posé les jalons dans *Le testament de Dieu*. Je crois qu'il est temps également aujourd'hui de réfléchir à ce que pourrait être et à ce que doit être la cité, autrement dit à des projets de société. Il faut que les intellectuels remettent la réflexion de la cité sur le métier de l'intelligence.

Propos recueillis par
JACQUES SABBATH
et **VICTOR MALKA**.